

—Pour ce petit qui dort contre mon cœur, et pour la mère qui me l'a confié.

—La mère. Tu oses invoquer ce souvenir.

—Rien n'empêchera que je l'aime. Rien ne l'empêchera de m'aimer.

Antoine s'était rapproché peu à peu du jeune officier. Il lui parla maintenant les yeux dans les yeux, très près.

—Tu ne te battras pas ?

—Non. Avec vous, jamais.

—Tu es donc le dernier des infâmes ?

—Je suis père et ma vie est précieuse à mon enfant.

—Eh bien, résiste donc à la suprême insulte.

Et brutalement, il le souffleta deux fois, sur les deux joues ; du plat et du revers de la main. Julien chancela. Un sourd gémissement sortit de ses lèvres.

—Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-il.

Et s'il n'avait pas rencontré un arbre contre lequel il s'appuya, il serait certainement tombé. Il y eut un long silence entre ces deux hommes. Evidemment Julien luttait contre lui-même. Tout à l'heure très pâle, à présent un flot de sang empourprait ses joues. Ses lèvres tremblaient. Son angoisse était grande. Se battra-t-il ? Contre cette lâche injure, ne se révolterait-il pas ? Mais s'il se battait, s'il mourait, que deviendrait l'enfant ?

Et sa méditation, ces réflexions tristes lui revenaient à l'esprit, pour le troubler plus profondément encore : " Je ne te verrai pas grandir. Et mes rêves ne vont pas plus loin que cet instant. Je ne te vois pas autrement que ce que tu es ; tout petit et dans tes langes. La mort qui est entre nous, me voile le reste. Pauvre enfant ! qui t'aimera ? "

—Vraiment, votre patience est admirable, monsieur, fit Antoine.

—Dites mon amour, monsieur, fit simplement l'officier.

Il soupira, déposa le bébé sur de la mousse, puis enleva son manteau, il l'étendit sur la terre glacée. Il mit l'enfant sur la fourrure et l'enveloppa, de façon que le froid aigu de la neige ne l'atteignit pas. Il se plaça devant lui, pour, jusqu'au bout, le couvrir de son corps.

—Je suis à vous, monsieur, dit-il.

Il prit un des pistolets, l'arma et attendit. Antoine, se reculant de cinq ou six pas, en avait fait autant de son côté.

—Monsieur, dit-il, je ne suis pas un assassin. Bien que nous n'ayons pas de témoins, c'est un duel loyal que je vous offre. Vous aurez autant de chance de me tuer que j'en ai de me débarrasser de vous. Nous tirerons ensemble au moment où l'horloge de Chambord sonnera quatre heures. Au quatrième coup, nous aurons tiré. Cela vous plaît-il ?

—Parfaitement.

—Il est quatre heures moins cinq à ma montre. Il se peut qu'elle ne marche point comme le château à une ou deux minutes près. Donc, ne vous laissez pas surprendre. Préparez-vous.

Ils se turent, ne se quittant pas des yeux. Cinq minutes, cela semble parfois terriblement long. Julien n'avait plus que cinq minutes à vivre et cependant ce n'était pas à lui-même qu'il pensait. Il ne songeait qu'au petit. Quelle vie heureuse aurait pu être la sienne, auprès d'une femme adorée, auprès d'un enfant sur lequel se seraient concentrés toutes les joies, toutes les ambitions, tous les projets. Ces grands bonheurs si complets ne sont pas possibles. Des événements imprévus se jettent toujours à la traverse et en changent le cours. Et tous ces rêves de vie calme, d'affections pures et dévouées, d'ardent amour, aboutissaient à ce coin de bois attristé par l'hiver : toutes les chansons joyeuses de sa jeunesse s'envolaient, pour ne plus revenir, sur les hurlements du vent qui faisait craquer les branches et pleuvoir la neige, et toute sa vie semblait résumée en cette minute suprême, et tenir dans le court instant qui le séparait de ce duel. Son cœur s'amollissait sous une pensée de deuil et de joie toute ensemble, et ses yeux, à cette pensée, se mouillèrent :

—Marguerite ! Ma chère Marguerite !

Soudain, assez près, derrière la futaie des hautes herbes, il y eut un tintement de carillon, un peu assourdi par la neige. Puis, quatre heures sonnèrent, lentement, très espacés. On eût dit que

l'horloge mesurait le temps qui restait à vivre à l'un de ces deux hommes.

Antoine, au premier coup, mit en joue froide ment. Julien n'entendait pas l'heure. Il ne voyait pas Antoine. Il était, à cette seconde, très loin dans le rêve souriant de ce qu'aurait pu être sa vie heureuse auprès de Marguerite.

Antoine visait au cœur et son doigt pressa la détente. Un petit coup sec fit tressaillir Julien et le tira de sa rêverie. Ses yeux baissés se relevèrent. Il retomba dans la réalité. L'horloge sonnait son dernier coup. Antoine avait visé, pressé la détente et le chien s'était abattu sur la capsule. Celle-ci avait éclaté et c'était ce bruit qui avait réveillé Julien. Mais le coup n'était point parti. Antoine, blême attendait la mort.

L'horloge, avait frappé quatre heures et les vibrations emplissaient l'air encore. Julien leva lentement son arme. Il défendait non sa vie, mais son enfant. Il était décidé à le défendre jusqu'au bout.

—Tirez, monsieur, qu'attendez-vous donc ? dit Antoine d'une voix sourde.

Debout, immobile, comme frappé de paralysie, Julien en effet ne tirait pas. Sa main s'abaissa, retomba le long de son corps, lâchant le pistolet qui s'enfouit dans des bruyères couvertes de neige.

—Eh bien, monsieur, eh bien ? dit Antoine.

Julien s'affaissait et roulait sur le sol. Un peu de sang lui montait aux lèvres. On eût juré que la balle du pistolet de Pontalès l'avait frappé en plein cœur. Il gisait inanimé, devant Antoine surpris.

—Je n'y comprends rien, murmura celui-ci.

Il s'approcha de l'officier et le contempla.

—Mais il est mort !

Et se penchant plus près, il aperçoit quelques traces rouges sur le gilet. La chemise est ensanglantée. La blessure de la poitrine est ouverte. Elle est terrible, cette blessure. Il a fallu une constitution de fer, soutenue par un courage surhumain. Il a fallu peut-être aussi l'ardent désir de revoir une image chérie, de retrouver des souvenirs aimés, laissés en France, pour ne point demander la mort au milieu de ces tortures. Antoine a tout compris, cette fois.

—Ma foi, je l'ai échappé belle, dit-il.

L'idée ne lui vient même pas de secourir cet homme. Il jette sur lui un dernier regard, contemple, là-bas, dans la neige, ce manteau de fourrure qui couvre un enfant dont il devrait du moins prendre pitié, puisqu'il est innocent de toutes ces haines, puisqu'il est victime. Il s'éloigne à pas lents, à chaque pas tournant la tête vers l'homme et vers le petit. Bientôt il les a perdus de vue et il se sauve, car cette fois, l'horreur de ce qu'il fait est plus forte, sans doute, que son criminel courage.

Il tremble. Julien ne lui inspire pas de pitié. Celui-là, il le hait. Mais le petit qu'il laisse ainsi sous le froid aigu de cette nuit mortelle qui commence, le petit qu'il abandonne dans la neige au milieu de cette forêt, cela c'est abominable, il le sait, il le sent, il hésite. Reviendra-t-il ? Une lutte s'opère quelques instants, dans ce cœur rude, mais une lutte terminée bientôt par un geste d'insouciance. Il court à son cheval, saute en selle et s'éloigne. Pas un passant n'est venu troubler ce court drame. Les arbres seuls, éternels et muets spectateurs, ont tout vu. Quand, au loin, Antoine de Pontalès a disparu, la forêt retombe dans sa solitude.

La nuit est venue. Elle n'est pas très obscure, elle serait même claire, si les nuages ne cachaient pas la lune. La neige a recommencé de tomber. Elle s'accroche d'abord, tout en haut, aux extrêmes branches de la futaie, puis comme elle s'y accumule, elle dégringole en tourbillonnant et peu à peu la voilà qui recouvre le corps du père et de celui de l'enfant. C'est un linceul qui les enveloppe. Tout à l'heure ils auront tous les deux disparu sous l'uniformité de cette nappes immaculée ; et rien, au milieu de ces bruyères et de ces broussailles, rien ne laissera deviner qu'il y a eu là deux êtres vivants, dont l'un n'a fait qu'entrevoir et n'a pas eu le temps de comprendre la vie, dont l'autre, qui a aimé, a connu de la vie les plus grandes joies et les plus amères souffrances.

Celui-ci, pourtant, n'est pas mort. Au moment où le froid va l'engourdir, un reste d'énergie passe dans ses veines, réchauffe son sang. Il se remue

les mains, il se soulève, il ouvre les yeux. La neige qui le couvre de la tête aux pieds n'est pas plus blanche que n'est son visage. Il se souvient, aussi. Son regard se dirige vers l'enfant. Le petit ne bouge pas. Il est mort, déjà, peut-être.

Julien se traîne, le prend, découvre le manteau. Non, enseveli dans la chaleur de la fourrure, le petit dort profondément. Des larmes surgissent aux yeux de Julien.

Il essaye de se lever. Il est bien faible. C'est à peine s'il lui est possible de se tenir debout. Une fièvre intense le brûle. Ses yeux sont comme voilés, sa gorge est enflammée. De sa poitrine, le sang coule toujours et la chemise, rougie, est collée contre sa peau.

—Il me semble murmura le blessé, que si je pouvais boire cela me ferait du bien.

Le roulement tumultueux du Cosson arrive jusqu'à lui.

—Oui, un peu d'eau, un peu d'eau.

Il a essayé de la neige, mais elle n'a fait que surexciter sa soif. Alors il se dirige vers la rivière, plié en deux, et se retenant aux branches, sans souffle. Il s'arrête en entendant une plainte partie de dessous son manteau. Il se retourne et dit :

—Cher enfant, je ne te quitte pas. Je reviens tout de suite.

Et il se hâte ! Ah ! comme il est faible, comme sa respiration est bruyante. Il ne respire pas, il râle. Et au milieu de sa torture, il pense à celle qu'il aime, et c'est avec le nom de Dieu qu'il invoque, le nom de l'adorée qui revient sur sa bouche.

—Marguerite ! chère Marguerite !

Il arrive au Cosson avec bien de la peine. La rivière coule à ses bords, effleurant les basses branches des buissons qui trempent et, fouettées par le flot, se balancent dans son eau bourbeuse. Il se penche avidement sur cette eau, y plonge les mains, s'en inonde le visage, et, écartant sa chemise, s'en inonde aussi la poitrine. Mais voilà que tout à coup un nuage brûlant monte à son front et voile ses yeux. Il ne voit plus clair. Ses jambes sont molles. Autour de lui, la rivière et les bois tournent et dansent follement. Il perd l'équilibre, étend les bras d'instinct, pour se raccrocher à quelque branche. Ses mains ne rencontrent que le vide. Et il roule dans le Cosson. Et la rivière aux eaux jaunes se referme sur le pauvre homme déjà mort peut-être, brusquement mort avant de tomber. Les flots se bousculent, en s'enfuyant au loin, sous les arbres ouatés de neige. Le corps n'a point reparu à la surface. Il roule dans les profondeurs. La neige n'a pas cessé de tomber. Et là bas, l'enfant se plaint doucement dans sa fourrure. On dirait le cri d'un oiseau.

## II

Avant d'arriver au hameau de Chambord dont les petites maisons noires, d'un seul étage, bâties en torchis, délabrées et sordides font un si curieux contraste avec les splendeurs du château, la merveille et le chef-d'œuvre de l'architecture de la renaissance, la route principale rejoint les grandes avenues qui conduisent à des villages disséminés sur les limites de la forêt. C'est, à cet endroit, le Carrefour du Parc.

Dans un coin de ce carrefour et non loin du hameau une voiture est arrêtée et l'âne qui la conduisait erre en liberté sous la futaie, essayant de tondre quelques genêts et quelques ronces et accompagnant chaque coup de langue d'un regard oblique et fin, comme s'il voulait prendre un mystérieux personnage à témoin de la maigre pitance qu'il était réduit à faire. La voiture est une sorte de véhicule carré et assez long, pareil à ceux qui loge les familles de saltimbanques, mais moins lourd, des proportions suffisantes pour ne point dépasser les forces de l'animal chargé de le conduire. A l'intérieur, il y a deux lits et une caisse ou deux emplies d'ustensiles et de linge.

Le père Routard, à qui appartiennent âne et voiture, appelle celle-ci, son habitation de campagne. Qu'est ce que le père Routard ? Un rétameur ambulante, parcourant à époques fixes, la Touraine, le pays blésois, la Sologne et le Bas-Berry.